

PRIX LITTÉRAIRE GASTON WELTER 2012

CONCOURS DE NOUVELLES À THÈME LIBRE



Sommaire

Le comité de lecture	03
Le mot de la Présidente	04
Le mot du Maire	06
Palmarès 2012	07
Prix Gaston Welter : « La table en formica »	09
1 ^{er} Prix d'honneur : « Je ne suis pas là »	13
2 ^{ème} Prix d'honneur : « Bossa »	17
Règlement Général	21

Le comité de lecture :

Sylvie JUNG : Présidente du comité de lecture

Anne CROCITTI : Adjointe au Maire chargée de la culture

Geneviève BERTIN

Luc BIBAUT

Jérôme CARRY

Cécile DELADOEUILLE

Françoise DOUCHAMPS

Perrine DOYEN

Delphine GEORGE

Marie-France KREBS

Emilie MULLAERT-DUBOIS

Présidents honoraires :

Roger TERRE

Michèle WELTER

Invité :

Dominique Rongvaux pour le spectacle *Éloge de l'oisiveté*

Le mot de la Présidente

Vingt-trois ans,

Vingt-trois ans, déjà, que les membres du comité de lecture du Prix de la Nouvelle Gaston Welter se réunissent pour lire, partager leurs avis et critiques et aboutir à un palmarès.

Pour cette édition 2012, 236 nouvelles nous sont parvenues que chacun a lu et relu afin d'évaluer la maîtrise de la langue, goûter l'originalité du style, apprécier la technique du récit, relever la singularité de la composition.

Homme ou femme de milieux socioprofessionnels différents, nous nous sommes adonnés à ce travail bénévole, solitaire et si chronophage de lecture avec autant d'ardeur et d'enthousiasme qu'à la création du prix.

Et cette édition à peine close, nous aspirons déjà à nous réinvestir dans la suivante.

Car, grâce à la polyphonie de vos textes, nous avons vécu : nous nous sommes immergés dans des univers différents et inconnus, nous avons vibré de sentiments parfois profondément enfouis, nous avons regardé à l'intérieur des autres et de nous-mêmes.

Nous avons appris de la vie.

Et c'est au travers des «Fenêtres» de Charles Baudelaire que nous continuons à percevoir :

« Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie.

Par delà des vagues de toits, j'aperçois une femme mûre, ridée déjà, pauvre, toujours penchée sur quelque chose, et qui ne sort jamais. Avec son visage, avec son vêtement, avec son geste, avec presque rien, j'ai refait l'histoire de cette femme, ou plutôt sa légende, et quelquefois je me la raconte à moi-même en pleurant.

Si c'eût été un pauvre vieux homme, j'aurais refait la sienne tout aussi aisément.

Et je me couche, fier d'avoir vécu et souffert dans d'autres que moi-même.

Peut-être me direz-vous : " Es-tu sûr que cette légende soit la vraie ? " Qu'importe ce que peut être la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis ? »

Charles Baudelaire - Le Spleen de Paris

Sylvie JUNG

Le mot du Maire

Avec le festival Hommes et Usines, les rencontres jeune public PataTram33, la reprise d'un album musical culte, les ateliers artistiques et culturels en lien avec le monde scolaire, le Prix de la Nouvelle Gaston-Welter est un événement majeur démontrant la vitalité culturelle de la commune.

Pour nous, le mot «culture» signifie l'accès à la connaissance, au savoir pour tous, sous les formes complémentaires que sont l'instruction et la pratique artistiques et culturelles. Pour réussir cet objectif, nous favorisons des partenariats avec les forces vives et associatives de la Ville, les administrations départementale et régionale, les services de l'Etat (DRAC Lorraine, Académie Nancy-Metz, Direction Régionale de la Jeunesse et des sports...). Vous savez notre attachement à construire des passerelles de vie, de création, d'imagination pour favoriser une cohésion sociale forte.

C'est donc toujours très naturellement que la municipalité de Talange soutient et encourage des actions comme le Prix de la Nouvelle. En effet, la Ville est l'espace de vie au quotidien, de démocratie au plus près des gens, un espace social à la taille des Hommes.

Que serait la démocratie sans la liberté de créer et de s'exprimer ? Que resterait-il d'une société dans laquelle l'homme n'aurait pas d'autre intérêt que celui d'être un facteur de production – toujours trop cher – ou un agent de consommation – jamais assez flatté ? -

Que deviendrait l'Humanité sans l'ESPRIT CRITIQUE, énergie unique pour la faire progresser ? Et qui mieux qu'un artiste peut montrer le chemin de la création entre l'homme producteur et l'homme consommateur ?

Où, ailleurs que dans le domaine culturel, peut-on le mieux espérer un véritable développement de l'ESPRIT CRITIQUE et de la citoyenneté ?

La tâche est immense. C'est avec beaucoup de modestie qu'il faut œuvrer. Mais c'est avec détermination que notre Ville s'y engage.

Patrick ABATE
Maire de Talange,
Vice-président de la Région Lorraine

Palmarès 2012

Prix Gaston Welter :

« La table en formica »
Benoît Camus (Montbéliard - 25)

1^{er} Prix d'honneur :

« Je ne suis pas là »
Nathalie Giaffreda (Nantes- 44)

2^{ème} Prix d'honneur :

« Bossa »
Laura Kuster (Certilleux - 88)

7 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :

« Secret de longévité »
Françoise Bouchet (St Georges Buttavent - 53)

« La table en formica »
Benoît Camus (Montbéliard - 25)

« La mer à voir »
Emmanuelle Cart-Tanneur (St-Genis-Laval - 69)

« La Grise »
Jean-Marie Cuvilliez (Cravant - 89)

« Je ne suis pas là »
Nathalie Giaffreda (Nantes - 44)

« Bossa »
Laura Kuster (Certilleux - 88)

« Fenêtres sur rues »
Eddie Verrier (Saint-Saulve - 59)

19 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection :

« Des miettes pour les mouettes »

Daniel Augendre (Saint-Raphaël - 83)

« La princesse de Jade »

Alain Bérard (Mandray - 88)

« Secret de longévité »

Françoise Bouchet (St Georges Buttavent - 53)

« La table en formica »

Benoît Camus (Montbéliard - 25)

« La Grise »

Jean-Marie Cuvilliez (Cravant - 89)

« Aboulie »

« La mer à voir »

Emmanuelle Cart-Tanneur (St-Genis-Laval - 69)

« Portrait »

Jean-Pierre Cendron (Grambois - 84)

« Un parfum de fougère sèche »

Michel Darche (Chevannes - 89)

« Les papillons sibériens »

Nicole Deberne (Montrouge - 92)

« Je ne suis pas là »

Nathalie Giaffreda (Nantes - 44)

« Forever »

Nadine Groenecke (Verdun - 55)

« Nage entre deux eaux »

Alain Herreman (Angy - 60)

« Bossa »

Laura Kuster (Certilleux - 88)

« La trêve du couchant »

« La route aux quatre chansons »

Laurence Marconi (Bussy-Saint-Georges - 77)

« Femme blessée »

Véronique Maurin (Clermont-Ferrand - 63)

« L'enfant de Kôm Ombo »

Yann Sallet (Paris - 75)

« Fenêtres sur rues »

Eddie Verrier (Saint-Saulve - 59)

Prix Gaston Welter : La table en formica

Je m'y attendais. Je me doutais qu'un jour ou l'autre on m'appellerait, qu'on me préviendrait : « Votre fils est décédé ! ». Et ça me tombe dessus, par une matinée ensoleillée même pas froide, si bien que je me demande pourquoi, alors qu'il a enduré des conditions tellement plus extrêmes, pourquoi là, avec une pareille douceur, il a succombé. Néanmoins, je ne m'étonne pas ; je m'y attendais... Ce coup de fil, cette visite à domicile : « Monsieur Sylvestre ?

— Oui ? »

Et les quelques secondes d'expectative qui s'ensuivent, durant lesquelles l'interlocuteur prend son élan, son courage à deux mains, pour m'annoncer sa mort. Le plus simplement possible. « Votre fils est décédé ! » Sobre, condensé, clair. Et les quelques secondes de silence, que je lui renvoie. Le temps que l'idée colonise mon esprit, qu'elle s'impose, que je l'apprivoise. La scène, des dizaines de fois, je me la suis imaginée. Et aujourd'hui, je la joue, parfait dans mon rôle de père éprouvé, digne et éprouvé.

— On a retrouvé le corps dans les bois ! me précise-t-il.

Les bois. Mon fils. Il vivait là-bas ! Les bois... Pas sous un pont, ni même occasionnellement au centre d'urgence : les bois.

« Viens loger à la maison ! » lui avais-je proposé, au début. Il avait tout perdu. En quelques mois, la dégringolade. Il m'avait expliqué son licenciement, ses dettes, son expulsion. La succession des ennuis. Et son horizon bouché. Sans la moindre perspective à laquelle se raccrocher. Je l'avais écouté. On ne s'était pas vu depuis quatre ans. Et il se pointait, il me racontait tout ; je ne comprenais pas pourquoi. « Viens loger à la maison ! » Qu'est-ce que j'aurais pu lui dire d'autre ? On s'était regardé. Rien que se regarder était pénible ! On n'aurait pas tenu trois jours ensemble. Un calvaire, on aurait enduré ! Je le lui avais proposé quand même. Convaincu qu'il refuserait. Comment y consentirait-il, alors qu'on ne se supportait pas ? Dès qu'on se rencontrait, s'instaurait une tension entre nous. Au moindre prétexte, on s'affrontait. Et dans les cris et le ressentiment, on se quittait. Il avait esquissé un sourire.

— Ça ne te coûte pas grand chose de me le proposer, m'avait-il rétorqué. Bien me montrer qu'il n'était pas dupe, que ma générosité, il la savait feinte. J'avais éprouvé l'envie de le gifler. Je m'étais contenté de lui désigner la porte. Qu'espérait-il que je lui dise ?

— On a retrouvé le corps dans les bois, me répète le gendarme. À quelques mètres de son abri. Bâches, branchages, tôles, me décrit-il. On a retrouvé le corps... Il faudrait l'identifier...

Le représentant de l'ordre me scrute. Il paraît gêné.

— Pourquoi ? Vous n'êtes pas sûr que ce soit lui !

— Si, si, m'assure-t-il, afin que je ne me berce pas d'illusions. On a juste besoin que vous confirmiez...

Je le dévisage. Il est mal à l'aise. Pas dans son élément. Il préférerait être ailleurs. Investi d'une mission plus conforme à ses aspirations. Je compatis.

Je n'oppose aucune difficulté.

Il est tombé. La cause de son décès. Une commotion cérébrale, ont-ils déduit. Et de l'alcool dans le sang. Un fort taux. Sans doute à l'origine de la chute, l'alcool, soulignent-ils. Des mots ponctués d'un silence, pour que j'intègre l'information, assortis de regards appuyés. Ils me sondent : comment j'encaisse la nouvelle. Je ne réagis pas. Il buvait. La bonne affaire ! Et quoi de surprenant ? Ses conditions de vie étaient dures, se croient-ils obligés d'ajouter, en me lorgnant du coin de l'œil. Des fois qu'ils réussiraient à me culpabiliser. Un peu. Juste un peu... Je ne relève pas. J'attends la suite des conclusions. Il est mort sur le coup, m'apprend-on.

Quand j'entre dans la chambre froide, je suis au fait des circonstances. On me dirige vers un long tiroir coulissant, à l'intérieur duquel est étendu le corps enveloppé. L'enquêteur attend un signe de ma part. J'acquiesce d'un battement de cils. L'agent découvre le visage.

Je le contemple. L'examine. L'enquêteur patiente. Je me penche au-dessus, me rapproche. Son teint terreux, ses traits en lame de couteau. Son odeur écœurante. Je me redresse, hoche la tête de gauche à droite.

— Comment ? s'étonne mon interlocuteur. Vous ne le reconnaissez pas ?

— Non, ce n'est pas lui ! le renseigné-je, sur un ton aussi ferme que possible.

— Vous êtes certain ?

— Cet homme n'est pas mon fils ! insisté-je.

Je me rends sur les lieux. De l'abri, il ne reste plus grand chose. Les policiers ont eu beau tenter de le sceller, ils n'ont pas empêché les habitants du bois de récupérer ce qui pouvait l'être. Je fais le tour de la cabane. Pénètre à l'intérieur.

Je comptais y trouver des papiers, des souvenirs. Je n'en déniche aucun. Il n'y a rien. Rien que des débris. Un bric à brac d'objets déglingués. Je me demande quel usage il en avait. Ce vieux frigo, par exemple. Alors qu'il n'y a pas l'électricité. J'en ouvre la porte, découvre, pêle-mêle sur les clayettes, des conserves vides et calcinées, des guenilles éparpillées, de la vaisselle cassée, un livre de poche, couverture déchirée, les pages jaunies et tâchées de graisse, et de la quincaillerie rouillée, vis, tiges de fer et clous tordus. Au désordre qui domine, je comprends qu'on l'a visité avant mon arrivée et qu'on s'est servi. Ne subsiste que les rebuts.

Je sors. Une banquette défoncée, adossée à un arbre, juste en face de l'entrée, me tend ses bras déprimés. Je réponds à l'appel. M'enfonce dedans.

Mon fils vivait là, donc.

Oui, il vivait là ! Et il en est sorti.

Je lève les yeux, observe ces nuages, qui défilent derrière les frondaisons. Des lambeaux grisâtres, moutonnants, qui réclament la pluie. Je soupire. M'accroche aux accoudoirs déchiquetés. Par les entailles du faux cuir balaféré, déborde en boule de la mousse rigidifiée. À travers elle, affleure l'ossature métallique du meuble. Une barre glacée dont j'éprouve la morsure. Je plaque mes doigts dessus. Les presse contre. Relâche. Je me sens épuisé.

Dans cet abri, il a vécu pendant des mois. Des mois...

« Viens loger à la maison ! » lui avais-je pourtant proposé. Au début. Quand il était passé me voir. Suite à son expulsion. Il avait encore sa voiture, à ce moment-là. Il dormait dedans, en attendant mieux. « Viens loger à la maison ! » Il avait ricané. Je l'avais congédié. Puis, il avait rejoint les bois. Il avait préféré vivre ici.

Il préférerait vivre ici !

Ici ! Plutôt que chez moi ! Plutôt que de frapper à ma porte...

Je considère le toit en tôle rouillée, rivé à des pieux approximatifs, posé sur des palettes bricolées qui renforcent les murs en toiles rapiécées. Je considère. J'apprécie. L'étendue du désastre. Il préférerait vivre là-dedans plutôt que chez moi... plutôt qu'avec moi...

Après ce soir-là, nous ne nous sommes plus croisés. Il n'est jamais réapparu et je n'ai jamais essayé de le joindre. « Viens loger à la maison ! » et puis, chacun sa route, chacun sa vie. Il l'a assumée seul, sa galère ! Et il a échoué ici !

Je remarque la petite table en formica, à laquelle il manque un pied et qu'il a calée contre une souche ; je m'étonne que personne ne l'ait embarquée. Il devait y prendre ses repas, je me dis. Je songe à la table, chez moi, trop grande. Une table à rallonges.

On n'aurait pas tenu trois jours ensemble ; c'est certain ! On en serait venu aux reproches, aux insultes... aux mains. « Hein, mon garçon, on en serait venu aux mains ?! » lui demandé-je, en m'agrippant à ses doigts qu'il pose sur mon épaule.

— Oui, papa, on en serait venu aux mains !

Et à la façon dont il me l'étreint, l'épaule, je sais qu'il ne ment pas. Il est d'accord avec moi : ça n'aurait pas fonctionné ! Je lui tapote les phalanges ; je suis content qu'on pense pareil. On pense pareil !

— Alors tu as vécu ici, constaté-je tristement, tu t'es installé dans les bois. Je désigne la table en formica d'un coup de menton. Et tu mangeais là...

— Oui, papa, je déjeunais là... J'y dînais aussi quand il ne faisait pas trop froid.

— Ah... J'acquiesce de la tête. Je répète à part moi ces mots : quand il ne faisait pas trop froid...

Le silence s'instaure. Nous considérons la table. Dressée bancale, nous la scrutons. Moi assis au creux de la banquette, lui derrière ; tous les deux réunis dans la même contemplation.

— On pourrait l'emporter ? proposé-je.

— Oui, papa, on pourrait !

— Parce que c'est sûr, maintenant, on se supporterait ?

— Oui... on se supporterait...

*

Jeanne et Thibaut ne s'effraient pas quand, devant eux, sur l'allée forestière qu'ils remontent vers l'étang, un monsieur un peu âgé surgit du sous-bois. Non ils ne s'effraient pas, ils sont juste un peu déconcertés, d'autant que l'homme, pas très vigoureux, traîne derrière lui une vieille table délabrée.

Pauvre type ! compatissent-ils. Dans quelle société vivons-nous ? et ils se serrent un peu plus fort l'un contre l'autre, comme si cette étreinte pouvait les protéger de la dureté du monde. Ils ne s'effraient pas mais s'attristent définitivement, quand ils l'entendent s'adresser à son meuble, d'une voix si pleine d'affection, d'une voix si joyeuse.

— On rentre à la maison ! se réjouit-il. On va habiter ensemble ! Tu verras ! Tous les deux !

Benoît Camus

1^{er} Prix d'honneur : **Je ne suis pas là**

Je sais que le moment est mal choisi, mais il n'est jamais trop tard pour s'amender. Enfin, c'est ce que ma mère m'a toujours dit. Moi, je suis plutôt de l'avis que toute vérité n'est pas bonne à dire, surtout quand on n'a pas d'arrière-pensées particulières. Après tout j'ai prémédité chacun des actes qui m'ont emmenée jusqu'à ce jour. Je n'ai rien laissé au hasard et je n'ai rien fait contre ma volonté. Je suis ici, aujourd'hui, parce que j'ai choisi de l'être. Mais je crois qu'une part de moi ressent le besoin d'expier.

Je n'ai jamais éprouvé de frisson particulier avec Louis. J'apprécie sa conversation, sa culture, son humilité. Il ne me manque pas quand il s'éloigne. Je ne ressens pas de sensation de vide à l'idée qu'il me quitte, qu'il disparaisse, qu'il soit happé de ce monde sans crier gare. J'ai de l'estime pour lui. Ça s'arrête là. C'est suffisant. Quand je l'ai rencontré, il étudiait l'histoire de l'art depuis quasiment dix ans. Il se dirigeait vers une carrière brillante de conservateur, il était de bonne famille. Il était curieux. Il a insisté pendant des semaines pour m'emmener dîner. J'ai fini par accepter, sans conviction, persuadée qu'il perdrait son bagout à l'évocation de mon passé peu fourni, de mes ambitions sans démesure, un peu incolores. J'avoue n'avoir jamais cerné avec exactitude la raison pour laquelle il est tombé amoureux de moi. Et pour laquelle il continue de m'aimer. Tout ce que je sais, c'est qu'il est facile de manipuler un homme amoureux.

J'ai grandi dans une famille où les femmes étaient omniprésentes. Mes tantes m'ont répété toute ma vie de me trouver un homme gentil et peu dégourdi qui m'achèterait une jolie maison. J'ai trouvé ça ridicule en grandissant parce que je me représentais le Grand Amour comme quelque chose d'inévitable, un genre de rite de passage quelque peu banal. Et puis, à vingt-sept ans, quand j'ai réalisé que je n'avais jamais fait de rencontre intéressante, j'ai arrêté de croire. Par paresse, j'imagine. J'ai réalisé que la vie était beaucoup moins stressante lorsqu'on n'essaie pas de plaire. C'est à ce moment que j'ai croisé Louis pour la première fois, un jour de printemps, je crois. Il m'a regardée comme si je tombais du ciel.

Nous nous sommes installés ensemble et j'ai feint de vivre les meilleures années de ma vie. Je m'occupais de la maison avec attention, j'organisais de grands dîners pour ses amis, j'invitais sa mère prendre le thé le dimanche. Je riais chaque fois qu'elle me demandait quand je lui donnerais un petit-fils. Je maintenais le masque. Même devant mon miroir, mon reflet en portait un. Il contemplait la vie sans incertitude que j'avais endossée, une vie que Louis continue d'alimenter chaque jour qui passe. Il est si paisible. Il me donne l'idée d'un homme qui a réalisé ses rêves. Peut-être en suis-je un à ses yeux.

Un jour, il m'a offert une bague sertie d'un petit diamant. Il avait un drôle d'air en me la donnant, comme s'il ne voulait pas lâcher l'écrin. Il avait peur d'un refus, je crois. Il m'arrive de ressentir quelque chose d'étrange,

d'un peu froid, quand je repense à cette journée. Il était plus effacé qu'à l'ordinaire, un peu transparent. Comme s'il flottait dans un autre monde. Je me suis dépêchée d'accepter pour dissiper son malaise. Et pour masquer le mien. Je venais d'officialiser mon choix. Celui d'une vie qui ne me surprendrait jamais, aux côtés d'un homme que je ne saurais jamais aimer en retour.

Je me suis demandé une ou deux fois si je ne devrais pas lui dire la vérité. J'ai fini par prendre le parti de me taire. Louis n'est pas stupide, il doit se douter que je ne suis pas transie d'amour pour lui. J'imagine qu'il se contente de ce que je lui donne. Et moi je me contente de la même chose : une vie d'exilée dans un monde qui n'est pas le mien. Son monde. J'ai décidé d'y émigrer sans attentes, d'oublier ce que j'ai laissé derrière moi. Je vivrai une vie confortable et je la traverserai sans beaucoup la sentir, une vie où l'angoisse de l'inconnu n'existe pas, où j'ai enterré mes suspicions, mes idées noires, mes insatisfactions. Une vie où j'ai laissé mon cœur et ce qui me rendait réelle dans la dimension que j'ai choisi de quitter. Je n'ai plus besoin de me demander de quoi sera fait demain. Je le sais maintenant.

Quatre ans se sont écoulés. Nous avons été un couple modèle, deux personnes qui illuminaient la vie des autres. En apparence seulement, mais qu'importe ? Louis croit à cette illusion, c'est tout ce qui compte. Je lui souhaite d'être heureux, même s'il aurait mérité mieux que ça. Mieux qu'une femme qui ne l'aime pas et qui se tient souriante à ses côtés, sans être vraiment là, au cours de ce qu'il pense être le plus beau jour de sa vie. Et de la mienne.

Mais pour moi ce n'est qu'un jour, égaré au milieu des autres.

* * *

J'ai été plutôt chanceux jusqu'à vingt-huit ans. J'ai grandi dans une famille aimante, privilégiée, qui m'a donné les moyens d'étudier autant que je l'ai voulu. Je n'ai jamais eu à me soucier du lendemain, de ce qui s'annonçait au-devant de moi, des chemins que j'étais censé prendre ou ne pas prendre. J'ai eu le choix, tout du long.

Mon choix le plus beau fut celui de tomber amoureux de Lila. J'avais vingt-deux ans quand je l'ai rencontrée. Je m'étais inscrit par ennui à un cours d'été à l'École du Louvre qui traitait d'un thème que je connaissais par cœur. Elle s'est assise à côté de moi. Ce jour-là, j'ai pensé à tous ceux qui ne trouvent jamais l'amour, le vrai, pas une seule fois dans toute une vie. Et moi qui n'avais jamais rien demandé, qui n'avais rien de romantique, je le tenais. Assis à ma gauche. Il frôlait mon coude du sien.

J'ai passé les plus belles années de ma vie avec elle. Nous avons emménagé dans un petit appartement dans le 9ème qu'elle a peint en rouge et vert. Elle voulait vivre comme Amélie Poulain. C'était ça, son rêve. Vivre dans un rêve.

Au printemps, je l'emmenais pique-niquer sur l'île Saint-Louis et je lui lisais des contes pour enfants. Elle avait une grande malle en osier dans

laquelle elle conservait des dizaines de nappes colorées et un assortiment de vaisselle des plus disparate. Chaque matin, avant le petit déjeuner, elle choisissait une nappe, un bol et une petite cuillère : elle mettait la table et mangeait des céréales en réfléchissant à la couleur de son humeur du jour. Lila attribuait des couleurs à tout ce qui l'entourait. Les gens, les sensations, les idées. C'était sa façon d'exprimer ses petits combats. C'était sa façon de dessiner. Moi, je la regardais à l'infini et je gribouillais son visage sur les coins de table au restaurant. J'essayais de reproduire mon bonheur. Mais c'était impossible. Il était unique. Comme elle.

Comme nous.

Six ans après notre rencontre, je suis allé acheter une petite bague en argent dans une joaillerie de la rue des Martyrs. Mais je n'ai pas eu le temps de la donner à Lila.

Un jour, elle s'est plainte d'un léger mal de tête et elle a été faire une sieste dont elle ne s'est pas réveillée. Elle a juste cessé de vivre, en douceur, sans se laisser la moindre chance.

Cessé de vivre. D'un instant à l'autre. Sans se rendre compte de rien. Sans me laisser le temps de finir de l'aimer. Cesser de vivre. C'est ce que j'ai fait ce jour-là. J'ai décidé d'arrêter de respirer, à mon rythme, comme elle, sans objection, pour la suivre à l'endroit où elle était partie. J'ai laissé mon fantôme continuer mon chemin pour moi, vendre notre appartement, finir ma thèse. Aller de l'avant.

Un an après la mort de Lila, j'ai rencontré Sylvie, une fille intelligente, maussade, pas très lumineuse. Son utilité m'est apparue comme une évidence : j'avais trouvé un fantôme pour accompagner le mien. J'avais ma mère sur le dos depuis des mois, à l'époque. Elle ne voulait pas me voir seul. Elle était tellement contente quand je lui ai parlé de Sylvie.

Je lui ai fait une cour insistante jusqu'à ce qu'elle daigne venir dîner avec moi. Je l'ai laissée parler deux heures durant pour lui faire croire qu'elle me subjuguait. J'imagine que ça a marché. Nous avons commencé à sortir ensemble quelques jours plus tard. Je n'ai jamais cherché à savoir ce qu'elle avait vraiment dans la tête. Je ne m'intéresse pas à ses sentiments, pour dire la vérité. Elle a l'air satisfaite de sa part du gâteau. C'est suffisant.

Aujourd'hui, je l'épouse. Il y a deux-cent personnes autour de nous qui scrutent le moindre détail de notre bonheur. Nous leur avons vendu une illusion parfaite.

Je n'ai pas d'animosité envers ma vie.

J'ai longtemps pensé à mon histoire avec Lila comme au Songe d'une nuit d'été. Je nous imaginais prisonniers à jamais d'un jardin secret dans lequel nous aurions passé nos journées à nous courir après, vêtus d'oripeaux absurdes. Le temps n'aurait pas eu d'emprise sur nous et la cime jalouse des arbres nous aurait cachés aux yeux du monde. Un jour, pourtant, il aurait été

temps pour nous de regagner le monde des vivants. A ce moment-là, j'aurais compris que Lila ne pouvait plus m'y accompagner et j'aurais dû me résoudre à quitter le jardin sans elle.

C'est ce que j'ai fait. J'ai laissé mon âme à ses côtés et je me suis soumis à l'exil le plus douloureux qui soit. Celui qui mène au monde des vivants, où je suis sommé de finir ma propre partie, quand j'ai laissé mon cœur dans le jardin des morts.

J'ai trouvé un amour immense et splendide. Je n'ai pas de remords même s'il m'a été arraché. Je suis parti avec lui, et j'ai laissé un fantôme remplacer mon reflet dans le miroir.

Je ne suis pas là.

Nathalie Giaffreda

2^{ème} Prix d'honneur : Bossa

En ces années-là, les usines de mon quartier produisaient un acier de si grande qualité qu'il en devint invendable. Mon père, honnête sidérurgiste, fit un honnête chômeur. Ne se résignant pas à vivre au rebut, il but, semant au bistrot les graines stériles de sa révolte et battant ma mère à son retour, avec application et méthode, puis, l'alcool et les années aidant, avec une originalité qui devait beaucoup au manque de précision de ses gestes. Mon frère échappa à ce spectacle navrant en allant chercher fortune sur d'autres continents. J'adorais ce grand frère, qui ne s'extrait de sa chambre qu'à l'heure des repas et occupait le reste de ses journées, pour autant qu'il m'en souvienne, à inventer le Brésil sur une guitare tombée du camion. Il partit en me laissant la certitude qu'il réapparaîtrait un jour, affamé, nimbé de fumée douceâtre et de bossa nova. Il m'abandonnait aussi sa cadette, mon inconséquente soeur aînée.

Peu après mes huit ans, un soir que mon père était rentré plus en forme que d'habitude, ma mère, qui tentait sottement d'éviter les coups, rencontra le rebord de la fenêtre et perdit l'équilibre. A l'aplomb de sa chute se trouvaient les escaliers du sous-sol. Elle s'y replita comme un coquillage, sa joue gauche appuyée sur ses cuisses, son visage n'exprimant rien d'autre que la satisfaction de se laisser enfin aller au sommeil. Il fut impossible de la tirer du coma où elle avait trouvé refuge ; elle s'éteignit doucement. On emmena mon père. Il paraît qu'on retire aux prévenus leurs lacets et leur ceinture... Je n'ai jamais su comment il avait réussi à se pendre avant même d'être jugé.

Ma sœur et moi fûmes confiées aux soins de notre grand-mère, la *Nonna*, immigrée italienne de la première génération, qui parlait un français suffisamment approximatif pour que sa fréquentation quasi-exclusive pendant les trois années suivantes nous fit perdre une grande partie du bénéfice de notre scolarité. Il faut dire que nous séchions l'école avec assiduité. Lorsqu'enfin, une voisine s'offrit pour traduire à grand peine les courriers de l'école dans le jargon des Pouilles assez confidentiel de la Nonna, nous reçûmes une volée mémorable et retournâmes en classe sans en tirer le moindre profit, car il eût pour cela fallu travailler un tantinet. Mais notre grand-mère, qui nous chérissait comme la prunelle des yeux de son fils disparu, n'exigeait rien d'autre de nous que notre présence à l'école de la République, *pourquoi l'éducation est moulte importante, sainte mère de Dieu.*

La *Nonna* s'effondra un jour sous nos yeux, le nez dans son assiette de pâtes. Plus encore que la tristesse de l'avoir perdue, je me rappelle la terreur immense qui m'envahit devant ma grand-mère inerte, cette peur affreuse que je n'avais bizarrement pas ressentie lors de l'accident de ma mère. Peut-être étais-je alors trop jeune, peut-être la placidité de ma sœur face à la survenue implacablement logique des événements, l'effervescence de la rue envahie d'ambulanciers, de policiers, de voisins, peut-être tout cela m'avait-il protégé.

Mais surtout, à quelques rues de là, rassurante, il y avait la *Nonna*.

On nous laissa avoir peur un sacré bout de temps. J'ai un vague souvenir du foyer de la DDASS, et, agrippée à moi, de ma sœur, mon aînée de deux ans, qu'il m'appartenait de rassurer sur notre avenir, quitte à me fourvoyer dans le mensonge le plus éhonté : « tu sais, la Nonna, elle voyait l'avenir, je te jure, même qu'elle en avait peur pourquoi ça lui était arrivé de voir les morts, tiens, son chien, ben, elle l'avait vu écrasé deux jours avant, et toi, elle t'avait vue, toi, dans les trente ans, avec des beaux habits et des bijoux... »

Ma sœur gobait mes contes et s'endormait en souriant comme une môme de trois ans, dans un filet de bave qui tachait l'oreiller. Elle me rappelait Maman sous la fenêtre. Alors, je songeais à notre frère qui cherchait fortune avec sa guitare, et espérait très fort qu'il y parviendrait.

Un matin, avant que nous partions au collège, une des dames de la DDASS, qui ont toutes dans mon souvenir la même voix et le même visage crémeux, vint nous expliquer que des gens très gentils avaient accepté de nous accueillir. On nous présenta donc toutes deux à Monique et Gérard.

Gérard était médecin et Monique, femme de médecin. Leur fille adoptive vivait sa vie depuis peu. Ils faisaient partie d'un tas d'associations, toutes très charitables et très catholiques, et souhaitaient donner à des enfants en difficulté la même chance qu'à leur fille. J'étais assez pour.

S'occuper de deux filles, ça avait vraiment l'air de plaire à Monique. Renouveler notre garde-robe, dans sa bouche, sonnait comme si elle allait nous habiller à coup de baguette magique, de robes fabuleuses et de Levi's 501. Elle nous avait annoncé que nous allions changer d'école, apprendre la musique, le ski, la voile, et que nous aurions des cours particuliers pour rattraper notre retard. « Quel retard ? », avait demandé Marie, soudain inquiète, avant que j'aie pu lui enfoncer mon coude dans les côtes. Moi, j'étais prête à tout, même à prendre de l'avance sans le faire exprès. Marie, qui s'était donné bien du mal à redoubler à répétition pour que je puisse la rattraper, voyait d'un mauvais oeil la perspective d'avoir à faire du rab dans des disciplines insipides, alors qu'elle s'était depuis peu découvert un intérêt quasi exclusif pour la biologie et ses multiples déclinaisons, appliquées aux garçons.

Aussi, dès les premiers jours de notre arrivée chez eux, ma sœur entama une guerre larvée contre Monique et Gérard. Il faut dire que le shopping tant attendu fut consternant. Monique nous équipa de jupes bleu marine, de chemisiers blancs et de pulls qui grattaient ; nous fûmes chaussées de mocassins et munies de cartables noirs. Marie, qui lorgnait depuis plusieurs semaines les soutien-gorge du Monoprix, crut mourir de honte chez Petit Bateau. A l'issue de ce Trafalgar, elle me déclara qu'elle préférait se pendre plutôt qu'aller au collège fringuée comme ça. Mais le lendemain, nous étions élèves d'une institution privée et ne jurions pas le moins du monde avec nos condisciples.

Une vie nouvelle commença, studieuse puisqu'on exigeait de nous des résultats scolaires à la mesure de la chance qu'on nous offrait, active car le repos ne nous était concédé qu'une fois le rangement et le nettoyage de nos chambres effectués. Il nous fallait de plus massacrer la Méthode Rose, aider au jardin et aller à la messe, au début du moins. Au bout de quelques mois de ce régime, Marie craqua.

- J'y crois pas, à Dieu ! Alors pourquoi j'irais à la messe ? On n'a même pas été au cathé, avec Joséphine ! Et s'il existait, pourquoi il aurait fait mourir comme ça Papa et Maman et Nonna, hein ?

- Marie, ce sont des épreuves qu'Il nous envoie, argumenta Monique.

- Et bien moi, j'en ai assez des épreuves ! C'est bien suffisant, les maths et l'anglais et les culottes à gros élastique ! Finie, la messe ; le dimanche, moi, je dors!

Monique et Gérard acceptèrent avec bonté la décision de Marie. Comme je les aimais bien, je les accompagnais à l'église un dimanche sur deux. J'y priais tous les dieux de la création d'extraire notre frère du soleil permanent et de nous le ramener pour qu'il nous tire de là, avec sa guitare et sa fortune.

Une année passa. Régulièrement, Marie et moi rencontrions une personne de la DDASS afin de la tranquilliser sur notre sort. Nous étions propres et bien nourries, avons les cheveux coupés au carré, jouions du piano. Nous portions des culottes inacceptables, mais Gérard et Monique étaient gentils, sévères et justes avec nous. «Qui aime bien châtie bien», assurait Gérard à Marie avant de la punir quand elle ramenait un bulletin déplorable. Je tentais de modérer la rébellion de ma sœur, tout en évitant de m'opposer ouvertement à nos tuteurs. Ce rôle de pare-battage m'épuisait. Plus ma sœur se mutinait, plus je maigrissais. Consignée dans sa chambre, elle s'évadait par la mansarde, se suspendait au chêneau, glissait à terre et disparaissait. Je ne dormais plus. Au matin, elle était là, les yeux cernés. J'expliquais : Marie et moi dormons mal, c'est de famille. Elle m'expliquait : je rentre par la porte d'entrée, tiens ! J'étais certaine que tout cela finirait mal.

Evidemment, un matin, je me suis retrouvée seule devant mon cacao. Gérard et Monique ont prévenu la police et brûlé un cerge. On a retrouvé Marie. Vivante. Sans le moindre souvenir de ce qui avait pu lui arriver, et sans le moindre sous-vêtement. La gynécologue a confirmé le pire et a fait prendre à Marie la pilule du lendemain. Je l'ai regardée vomir.

- Ça rend malade, ce truc. C'est con, je risque rien, je les ai pas attendus pour la prendre, la pilule.

- ...

- Il m'a fait boire un cocktail, juste un. C'est pas ça qui saoule. Tu crois qu'il y avait un truc dedans ? Il y avait ses deux copains, avec lui...

- Les deux copains de qui ?

- Stéphane, mon nouveau mec. Tu sais, le blond avec une 205 GTI.

Trois semaines plus tard, Marie était séropositive au HIV. J'ai pensé, le Stéphane, il a du souci à se faire. Tant mieux.

Il fallait que je m'occupe : je me suis mise à étudier comme jamais, et je suis devenue furieusement anorexique. Marie se foutait désormais d'apprendre quoi que ce soit, ne songeait plus qu'à vivre et ne revenait de ses fugues que pour moi ; ma sœur encore solide, sur laquelle j'appuyais mes os pendant qu'elle portait mon cartable. Et puis Monique et Gérard ont craqué, malgré le soutien divin. On m'a hospitalisée et on a placé Marie dans un foyer où aussi sec, elle s'est taillé les veines. Personne là-bas n'a pris le risque d'arrêter l'hémorragie. Le SIDA terrifiait les gens, comme il terrifiait ma sœur. Quand le SAMU est arrivé, il n'y avait plus qu'à nettoyer.

J'aurais aimé écrire. J'ai tout ce qu'il faut pour ça : une langue, un bic, et l'expérience d'une vie. J'aurais surtout aimé raconter des histoires édifiantes. J'aurais décrit mon retour de l'hôpital, ma chair neuve et ce qui me semblait parfois être de l'appétit, et ces deux jours passés à imaginer le contenu d'une lettre improbable, venue comme par magie du Brésil jusqu'à moi. Quand je me suis décidée à l'ouvrir, j'ai été informée en termes administratifs qu'on avait trouvé mes noms et adresse dans un carnet, et le carnet dans les poches d'un mort qui devait être Antonio, pour ce qu'on en savait, c'est-à-dire pas grand-chose, que peut-on connaître d'un paumé dépouillé de ses papiers, sa guitare et sa vie misérable, une nuit, à Rio de Janeiro ?

Ce matin, je retourne à Pôleemploi. On aura peut-être du travail pour un écrivain en devenir. Je dirai : laissez tomber mon C.V., de toutes façons, dans cette ville, mon avenir de traductrice de brésilien est fortement compromis. Autant essayer autre chose, n'importe quoi d'autre, si vous avez ça sous la main. Peut-être, une autre vie.

Laura Kuster

Règlement Général 2013

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

1. Intitulé

Prix de la nouvelle «Gaston Welter» - Ville de Talange

2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première oeuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).

Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires.

Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.

- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle «Gaston Welter»
Hôtel de Ville
Service culturel
BP 1
57525 TALANGE

5. Date limite d'envoi

Les envois doivent parvenir à Madame la Présidente à partir du 1^{er} février 2013 et ce jusqu'au **mercredi 26 juin 2013** inclus.

6. Récompenses

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1er Prix : 380 euros + 50 exemplaires de la brochure

2ème Prix : 230 euros + 25 exemplaires de la brochure

3ème Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

7. Résultats et cérémonie de remise des prix

Les participants seront prévenus des résultats en décembre 2013.

En 2014, les auteurs seront conviés à assister à une rencontre autour de la nouvelle au cours de laquelle les trois lauréats seront honorés.

8. Internet

- Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur : www.talange.com

- Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet.

En cas de désaccord, l'auteur devra joindre à son envoi une lettre manuscrite précisant son refus.

9. Renseignements complémentaires

Contactez le Service Culturel de la Ville de Talange au : 03.87.70.87.83

Définition de la Nouvelle

Quelques essais de définition

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...).

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.

